

Eugen SIMION*

La littérature migrante (II)**



Abstract

In the first part of his article, the author relates a few impressions about the colloquium about the "Migrant Romanian Literature" organized between the 27th and the 28th of May 2010 at the Calabria University from Cosenza. In the second one, he speaks about a photo, which is eloquent for the subject matter of the above mentioned theme. We refer to the picture made in the Place Fürstenberg (Paris, 1977), with Mircea Eliade, E. M. Cioran and Eugène Ionesco. The three left the native country and obtained consecration.

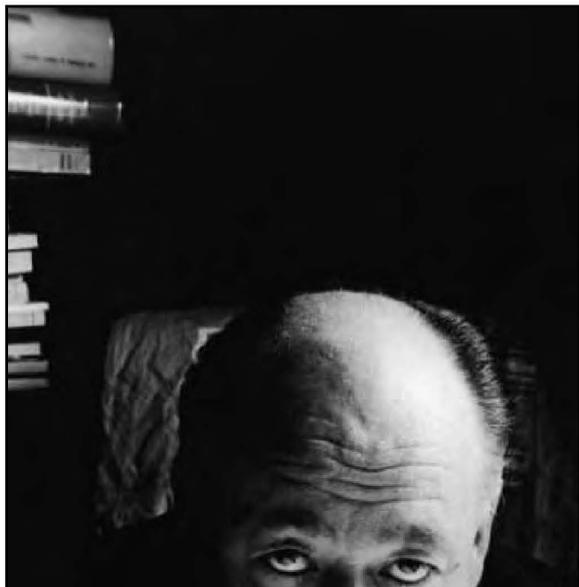
Keywords: Romanian Migrant Literature, Place Fürstenberg (Paris, 1977), Mircea Eliade, E. M. Cioran, Eugène Ionesco.

Cependant, quand bien même un écrivain contemporain ne changerait ni de pays ni de langue, il vit et écrit son œuvre dans un espace ouvert (interactif, dynamique, bombardé par les informations que lui met à portée de la main l'industrie médiatique). Les choses en sont là pour l'écrivain D. Tsepeneag qui, en habitant Paris et en visitant de temps à autre le pays qui lui a retiré, à un moment donné, la citoyenneté (sous le régime totalitaire), continue d'écrire ses romans et essais en roumain (la langue maternelle) et en français (la langue apprise), en fonction de ses intérêts éditoriaux. Dans le récent roman (*Le camion bulgare. Chantier à la belle étoile*), j'observe que ses personnages sont Français, Bulgares, Tchèques ou Slovaques, et le narrateur se pose la question de savoir dans quelle langue ils devraient parler – dans son roman, certes, ces individus qui vivent dans une perpétuelle migration ?!... Et, de toute évidence, dans quelle langue doit raconter l'auteur (enfin, son narrateur) et écrire ces

histoires éparpillées comme les dépouilles d'Osiris, dans un vaste espace de cultures, langues, mentalités, destinées ?!... D. Tsepeneag transforme finalement ce dilemme en sujet épique et écrit (en roumain) juste le drame de ce « dispositif osiriaque » selon lui, en reprenant une formule de Jean Ricardou sur le nouveau nouveau roman. Le lecteur postmoderniste, entend-il nous dire, est obligé, à l'instar de la mythique Isis, de ramasser les dépouilles d'Osiris afin de reconstituer le corps abattu et dépecé par les ennemis. Est-ce que ne s'ajoutent pas dans cette quête, pour l'écrivain en migration, les quêtes (les difficultés) de l'écriture, *id est* de la langue ? Le romancier postmoderne lui-même, suggère D. Tsepeneag, traverse cet expérience (« dispositif ») osiriaque. Son narrateur tente, tout comme Isis, l'épouse fidèle et la sœur incorruptible, de fixer en un tableau épique et de conférer une signification aux scènes disparates découpées dans le monde du réel et de l'imaginaire, en misant comme les peintres

* Academia Română

** Prezentăm în numărul de față lucrările Colocviului "La letteratura romena migrante", organizat de Universita della Calabria (Italia) în zilele de 27 și 28 mai 2010.



surréalistes (Magritte en est un exemple), sur la surprise que peuvent créer les coïncidences inattendues.

Il est aussi des cas plus compliqués, comme Panait Istrati, que les historiens de la littérature roumaine ignorent (en l'espèce, G. Calinescu), pour la bonne raison qu'il a écrit en français, mais les historiens de la littérature française l'ignorent aussi, bien que les éditions Gallimard continuent à publier l'auteur de *Kira Kiralina* et de *Oncle Anghel* et qu'on continue à le lire. C'est la faute à la critique roumaine, qui oublie qu'Istrati, un extraordinaire conteur, a écrit une partie de ses œuvres en roumain, et que l'imaginaire de tout son œuvre dépasse l'espace balkano-danubien... Néanmoins, c'est une question qui vaut d'être traitée à part.

Comment voit-on donc la littérature roumaine depuis Cosenza, située au cœur de la Calabre, là où les travailleurs roumains sont déjà arrivés pendant ces temps de crise morale et économique des

dernières décennies ?!... Le jeune Danilo De Salazar, collaborateur auprès de la Chaire de Roumain, me met au courant de la situation démographique et culturelle de la Calabre pendant le trajet que l'on fait ensemble de l'Aéroport Lamezia à Cosenza... Les Roumains sont, dans cette région montagneuse et pauvre (par rapport au nord de l'Italie) relativement peu nombreux, ils sont sérieux, travaillent dans le bâtiment, ne posent pas problème, d'habitude, aux habitants... A l'Université, il y a quelques étudiants et doctorants roumains, avec certains d'entre eux, je cause pendant les pauses du Colloque. Ils ont déjà appris l'italien et préparent maintenant des mémoires de maîtrise sur Eliade et Blaga, sous la direction scientifique de la Professeure Gisèle Vanhese, qui avoue avoir fait une véritable passion pour la littérature roumaine. Si forte, qu'elle a abandonné la littérature française pour la littérature d'Eminescu et de Blaga... Au moment de nous séparer, elle m'offre un livre (qu'elle a coordonné) sur l'imaginaire roumain et un essai sur le motif de la ballade « Maître Manole » dans la poésie de Fundoianu et de Paul Celan. Je lis le dernier durant mon long voyage de Cosenza à Bucarest, et je constate que cette Professeure de l'Université de Calabre déchiffre bien la poésie de ces deux « migrants » européens, aux destinées tragiques (le premier disparaît dans le camp d'Auschwitz, le dernier se jette dans la Seine, après que sa famille eut disparu dans un autre camp nazi)... Elle la lit et l'interprète admirablement. Voilà donc qu'en Italie, on peut parler non seulement des voleurs, mendiants, violeurs roumains, mais l'on peut parler aussi de la Roumanie de l'esprit. Pour le moment, il est vrai, juste de la Roumanie de l'esprit migrant.

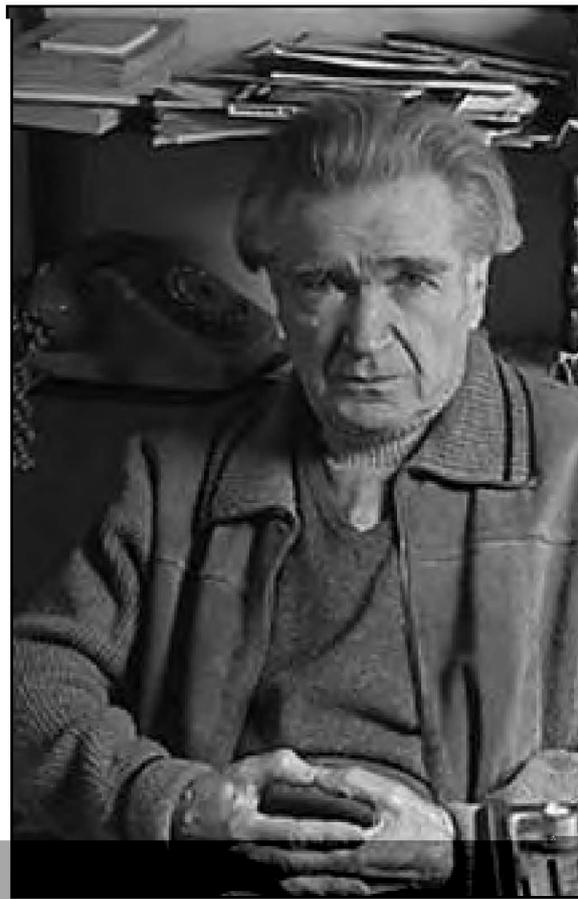
*

Non encore introduit dans tous les secrets du concept cité, j'ai présenté au Colloque de Cosenza un petit commentaire sous forme d'essai sur trois écrivains roumains qui pourraient entrer, à la rigueur, dans l'espace de la littérature migrante. Ainsi donc :

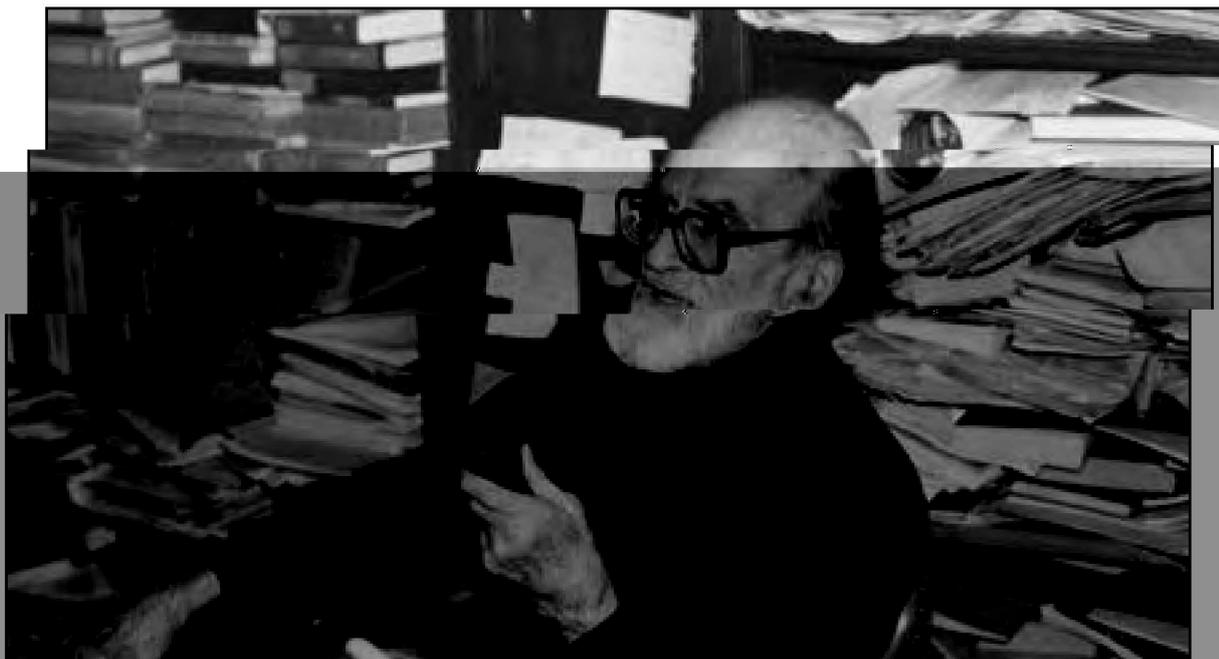
Place Fürstenberg, 1977: Une photo et trois destinées en exil

J'ai pensé d'abord à intituler mon intervention : « Trois Roumains à Paris » ou « Trois Roumains Place Fürstenberg » à partir d'une photo célèbre qui représente, à la fin des années '70, Eugène Ionesco, Cioran et Mircea Eliade. Ils se revoyaient là, après bien des décennies, après s'être rencontrés, pendant les premières années d'après guerre, jeunes et pauvres, avec un avenir incertain, sur la même place où se trouve le Musée Delacroix, derrière l'Église Saint-Germain des Prés... Les jeunes Roumains des années '40 avaient alors (en septembre 1977) un autre statut : l'un d'eux : Eugène Ionescu, venait d'être reçu à l'Académie Française, Eliade enseignait depuis pas mal d'années à l'Université de Chicago et était devenu célèbre par ses études sur l'histoire des religions, et Cioran, l'éternel bohème du Quartier Latin, avait gagné lui aussi une gloire qu'il n'avait jamais appelée de ses vœux : il était alors considéré un grand moraliste (*le plus important*, dit Claude Mauriac, *après Voltaire*) et même un grand prosateur (le chroniqueur littéraire de la revue *l'Express*, Angelo Rinaldi, l'appelle *le dernier grand prosateur de la modernité*)...

Trois histoires, trois destinées, trois types d'écriture. Une origine commune : tous les trois étaient nés en Roumanie – l'un à Bucarest (Eliade), un autre à Slatina (Eugène Ionesco) et le dernier (Cioran) dans un village près de Sibiu (Rasinari)... Tous les trois avaient choisi, pendant les premières années d'après-guerre, l'exil. L'exil politique. Eliade et Cioran avaient manifesté, avant la guerre, des sympathies politiques pour l'extrême droite et, s'ils étaient revenus au pays, ils auraient été emprisonnés ; Eugen Ionescu avait attaqué dans un article (daté 1946) l'armée roumaine et avait été condamné, à la suite d'un procès de calomnie, à 6 ans de prison et 5 autres d'interdiction. Comme quoi, les trois jeunes hommes avaient décidé de rester en France, sans de trop grandes chances de succès dans leur carrière littéraire et philosophique. Au-delà des autres obstacles (maté-



riels, politiques, existentiels !), le plus grand obstacle qui les guettait, était la langue. Leurs biographies se différencient sur ce point. Cioran avait appris, comme langue étrangère, l'allemand (dans les écoles de Sibiu il y avait une puissante communauté de langue allemande). Eliade était resté pendant trois ans en Inde (1928 – 1931) et, pendant la guerre, il avait été attaché culturel à Londres et Lisbonne. Sa langue de communication internationale, c'était l'anglais. Eugen Ionescu avoue que sa mère, Thérèse Ipcar, est française. Les documents récemment découverts révèlent que, en fait, Thérèse était née à Craiova, en Roumanie. Il est certain qu'Eugen Ionescu avait passé son enfance et une partie de l'adolescence en France (jusqu'à l'âge de 13 ans). Pour lui, le français représente donc la langue maternelle. Il apprend le roumain lorsqu'il revient en Roumanie (1923 – 1924). Il apprend vite et bien, car deux ou trois ans après, il commence à publier sur la revue du Lycée



« Sfântul Sava » des articles de critique littéraire et critique plastique, et plus tard publie *Elegie pentru fiinte mici*, 1931 (Élégie pour de petits êtres)...

Revenu en France (d'abord comme boursier, 1938 – 1939), puis comme Attaché de presse à Vichy et ayant décidé en 1947 – 1948, de rester en France, le jeune Eugène Ionescu est en avantage par rapport à ses camarades de génération : il n'a pas de problèmes de langue (celle où il va s'affirmer comme dramaturge) ni de difficultés d'ordre politique. Il avait été un intellectuel de gauche et, à l'heure qu'il était, l'intelligentsia de gauche était au pouvoir en France. En 1934, il pensait que s'il avait été français, il serait génial. C'est du moins ce qu'il affirme dans une proposition du volume *NU (NON)* (1934) : « si j'étais français, je serais génial »... Il était devenu français... Il restait à prouver, par son œuvre littéraire, qu'il était génial aussi... Il se rajeunit de trois ans (il était né en 1909, mais dans les biographies publiques il déclare être né en 1912) parce que, a-t-il expliqué une fois, il était inacceptable de débiter en France à l'âge de plus de 40 ans.

Les deux autres (Cioran et Eliade) se confrontaient à de grosses difficultés, à partir, répons-le, de la langue (qu'ils ne connais-

saient qu'approximativement) et à finir par leur statut sociopolitique. Eliade tente d'entrer au C. N. R. S. et se voit refuser, tente d'entrer dans l'enseignement universitaire et, de même, il subit une obstruction, bien que quelques grands intellectuels le soutiennent. Cioran n'a jamais tenté et n'a jamais eu ce qu'on appelle de nos jours un emploi. En 1947, en essayant de traduire Mallarmé en roumain, il se rend compte qu'il lui faut changer définitivement de langue, à savoir, renoncer à sa langue maternelle. Pour pouvoir bien parler le français, il étudie les moralistes du XVIII^e siècle et, en 1949, débute par un *Précis de décomposition*, qui lui vaut un succès d'estime...

Je résume : trois écrivains de l'Est arrivés à Paris à l'âge d'environ 35 ans (Eliade avait en 1945 – 38 ans, Ionescu – 36 et Cioran – 34), avec un statut social très précaire (tous se plaignent dans leurs lettres, du manque de moyens, vivent d'emprunts, habitent des hôtels misérables), tous les trois (pour des raisons diverses) ne peuvent revenir au pays d'origine. Une note commune de plus, d'importance : tous les trois laissent derrière eux une œuvre écrite en roumain : Eliade un grand nombre de romans de type existentialiste et fantastique, quelques écrits scientifiques reconnus dans son domaine

intellectuel (l'histoire des religions et des mythes) et un grand nombre d'articles et d'essais, restés, pour la plupart, à ce jour, dans les revues de l'époque. Cioran avait déjà publié cinq livres d'essais moraux, d'un nihilisme radical. Eugen Ionescu, en plus des délicates *Elégies pour de petits êtres*, avait publié un volume d'essais *NU/NON* (en 1934), où il reniait, d'une manière tantôt ludique, tantôt catastrophique, toute la littérature roumaine, y compris Eliade... Eliade était considéré comme le chef spirituel de la jeune génération des années '30 (nommée aussi la génération « kriterionniste »), la génération qui voulait imposer le primat du spirituel. Sur ces jeunes et éminents auteurs (ceux déjà cités, mais d'autres aussi), s'est quand même écroulée une histoire pénible (la guerre, où ont trouvé la mort environ un million de Roumains, ensuite, le régime totalitaire) qui les a éparpillés un peu partout : d'aucuns ont été jetés en prison (Mircea Vulcanescu, Constantin Noica), d'autres ont choisi l'exil, et d'autres se sont adaptés au nouveau régime politique et ont changé de thèmes et d'idéologie.

*

Je reviens aux trois intellectuels de la place Fürstenberg. Je les ai choisis pour le Colloque de Cosenza, parce qu'ils représentent trois attitudes humaines en exil et trois types d'écriture en exil.

1. Je commence par Mircea Eliade. Il a choisi : a) de ne pas renoncer à sa roumanité, c'est-à-dire : à ne pas nier les valeurs de la culture et de l'histoire où il était né et s'était formé ; b) il dit qu'un intellectuel en exil doit agir, *non, pas, comme Ovide à Tomis, mais, comme Dante à Ravenne*. Une proposition qu'il se plaît à répéter dans diverses situations. Une proposition un peu ambiguë, il faut l'admettre. Que peut-elle bien signifier ? Comment pourrait-on la traduire ? Ici, à Ravenne, en exil, Dante écrit ou termine, disent ses interprètes, *le Paradis*. Ainsi donc : l'artiste fait valoriser un malheur (l'exil) afin de parachever son œuvre, faire donc comme Dante, non pas comme Ovide. Mais Ovide n'est pas resté les bras croisés là, à Tomis,

non plus. Il a écrit *les Pontiques*, par exemple. Il est vrai qu'il s'est tout le temps lamenté, qu'il rêvait de retourner à Rome, qu'il se sentait là, parmi les Barbares (les Sarmates), malheureux et demandait sans cesse la clémence de Rome. Comment interpréter donc la réflexion d'Eliade ? Lui donner un sens moral : à savoir, en exil, le créateur ne doit ni se plaindre ni essayer de faire fléchir ses ennemis, mais – comme Dante – les vitupérer, les affronter et accomplir son œuvre capitale ?... Cela peut être, il y a une logique à cela, mais... c) encore plus claire dans la pensée d'Eliade, est l'idée que l'exil est une initiation, que l'exil est une suite d'épreuves initiatiques... L'idée est belle et noble, acceptable. A cela près que, pour un écrivain, l'initiation mène à une œuvre capitale. En l'absence de l'œuvre, l'initiation reste une expérience individuelle, importante, certes, mais sans avenir, sans histoire... Une idée discutable.

En ce qui concerne son œuvre, Mircea Eliade a choisi en exil un double langage en ce sens que : a) il a décidé d'écrire son œuvre scientifique en anglais ou en français et b) l'œuvre littéraire (y compris les mémoires et le journal intime), en sa langue d'origine (le roumain). Le résultat : les écrits sur l'histoire des religions lui valurent une reconnaissance internationale et, comme effet positif, lui ont valu, dans une certaine mesure, la reconnaissance comme écrivain (grâce aux traductions). Mais il jouit d'un vrai succès comme écrivain en Roumanie, au moment où ses écrits littéraires ont pu être publiés. Il a même créé une école de prose fantastique, en ce sens que quelques jeunes écrivains le suivirent (Stefan Banulescu, par exemple) en démontrant ainsi que l'écrivain roumain a la vocation du fantastique, malgré la théorie contraire soutenue par les grands critiques du moment. Il pensait à sa postérité. Il a suivi, sur ce point, l'exhortation de son ami Constantin Noica, qui était resté dans le pays, passé par les prisons communistes, un infatigable formateur spirituel. Ce dernier lui écrivait en 1981 : « Nous te demandons de sauver ta destinée d'érudit là où, à la différence des

peuples occidentaux, tu survivras »... L'idée du philosophe Noica est que l'Occident s'est déspiritualisé, produit du beurre, non pas de la culture...

2. Cioran suit une autre voie. Il renonce au roumain, ne veut plus rien savoir de ses écrits roumains, ne parle plus – même avec ses compatriotes – qu'en français, il apprend la langue des moralistes et devient un styliste, un créateur de langage dans cette langue (le français) qu'il considère, à cause de la rigidité, de sa rationalité, « une langue des cadavres »... Il écrit environ 10 livres d'aphorismes qui jouissent d'abord d'un succès d'estime, puis, vers la fin de sa vie, comme nous l'avons précisé, d'un grand succès en France, en Allemagne (il est traduit, entre autres, par Paul Celan), et, généralement, dans le monde... Une aventure singulière. L'aventure, peut-on dire, d'un esprit non pas tant seul, mais esseulé. L'aventure en une langue qu'il apprend, au propre, et qu'il emploie dans un genre difficile, prétentieux (le genre moraliste) où, c'est connu, les Français sont imbattables. Voilà que ce barbare du Danube vient chez eux et leur apprend les finesses, les difficultés et écrit sur *l'Inconvénient d'être né* ou compose *les Syllogismes de l'amertume*. Son aventure est accompagnée, je le répète, par la théorie selon laquelle un écrivain doit changer son identité. Bref, il cesse d'être ce qu'il fut, il apprend à désapprendre, abandonne le passé et les valeurs de sa nation. Cioran le fait en excès, avec une obstination qui éveille le soupçon. Le monde balkanique lui apparaît tel un enfer grotesque, un espace veillé par les dieux débauchés... Il parle du « néant valaque » et pense que les Roumains n'entreront jamais dans l'histoire à moins de renoncer à leurs valeurs morales (y compris rurales et chrétiennes)... Cioran se complaît jusqu'à sa mort dans l'attitude d'un sceptique de service, dégoûté également par l'Orient et l'Occident européen... Un Job éduqué, au début par Nietzsche, ensuite par les moralistes du XVII^e siècle.

3. Le cas le plus simple est celui d'Eugène Ionesco : a) il écrit d'abord en roumain (une langue qu'il apprend vite, pendant ce que les freudiens appellent la « petite enfance » et parle chez lui et avec ses amis

jusqu'à sa mort) et, après la guerre, à 41 ans, publie sa première pièce en français (*La Cantatrice chauve*)... Le succès vient difficilement, mais quand il vient, ne le quitte plus. Il est considéré comme le créateur de l'anti-théâtre (le théâtre de l'absurde)... Dans les années '30, lors de son début en roumain, il est lui aussi un négationniste, comme Cioran, et ne se sent pas à son aise dans la culture roumaine. Il la trouve une petite culture, marginale et l'idée que dans un futur dictionnaire de littérature universelle, il sera placé entre un Letton et un Lituanien, lui paraît catastrophique. Il écrit alors la proposition que nous avons déjà signalée : « si j'étais français, je serais génial »... Il a réussi à devenir français et ne s'est presque plus jamais intéressé à son œuvre roumaine. Il a pourtant accepté que son volume *NU (NON)* soit traduit et publié par les éditions Gallimard (1986) comme l'essai biographique sur la *Vie grotesque de Victor Hugo*, un écrit polémique des années '30. De même, une partie d'un journal roumain, aujourd'hui perdu (*Le journal d'un non-combattant*), a été repris, complété, annoté, adapté lui aussi dans le volume *Présent/Passé, Passé/Présent...* Et pourtant, Eugène Ionesco doit beaucoup à Eugen Ionescu. Je viens de publier une étude à ce sujet (*Le jeune Eugen Ionescu*) en reconstituant et en interprétant le scénario d'un intellectuel roumain et, évidemment, j'ai essayé de ré-analyser sa création roumaine. Qu'est-ce que j'ai découvert ?

1) Qu'elle totalise plus de mille pages (essais critiques, fragments de journal, courrier, un recueil de vers, une pièce de théâtre).

2) Il a écrit, en 1943, en roumain, une pièce de théâtre (*Englezeste fara profesor*), qu'il a traduit, ensuite et a complétée en français sous le titre *La Cantatrice chauve*. A mon goût, la version roumaine est meilleure esthétiquement parlant, à cause de la langue roumaine qui se prête mieux au jeu de mots... L'on peut donc dire que le théâtre de l'absurde est né en roumain.

3) L'œuvre essayiste d'Eugen Ionescu est négationniste, mais son négationnisme dissimule un esprit métaphysique, voire un

esprit religieux. En fait, c'est un journal métaphysique, un journal sur la peur de la mort et sur la divinité. L'idée de divinité accompagne et illumine par en dessous toute cette esthétique ludique, spectaculaire, contradictoire, juvénile, ostensiblement dépourvue de sérieux.

4) Le jeune Eugen Ionescu est un existentialiste enragé qui déteste l'existentialisme philosophique, surtout quand c'est Jean-Paul Sartre qui l'illustre, qu'Eugen Ionescu considère comme le servent de l'Histoire, l'homme de tous les compromis.

5) Le jeune Eugen Ionescu n'accepte, théoriquement, aucun modèle littéraire, n'accepte surtout pas les modèles officialisés, acceptés... Victor Hugo et Tudor Arghezi sont les exemples qu'il invoque le plus souvent.

6) Au début, il déteste le théâtre (à l'exception du mélodrame), puis le découvre (en 1938 – 1940) et, plus tard, le renouvelle radicalement.

7) Il déteste son père et ce compromis entraîne sa haine contre le pays du père. Il le dit en toutes lettres dans ses interviews et ses journaux publiques. Un complexe qui est entré dans l'œuvre de fiction aussi et qui peut être psychanalysé. En 1944 ou 1945, il devient lui-même père et, à ce que nous savons, un père affectueux, totalement subjugué par la petite créature (sa fille, Marie-France)... A preuve que l'existence nous met souvent en conflit avec nos théories...

8) Enfin, Eugen Ionescu – qui, je le répète, a renouvelé le théâtre par la décomposition du théâtre aristotélicien et par l'infusion de miracle, dérisoire et métaphysique – s'est formé intellectuellement dans la culture roumaine et son modèle est, malgré ses appréhensions, un roumain : le dramaturge I. L. Caragiale, dont il dira un jour qu'il est le plus grand des dramaturges inconnus et que l'originalité de son œuvre réside justement dans le fait que tous ses personnages sont des imbéciles...

9) Comment peut-on juger aujourd'hui, de la destinée d'Eugen Ionescu ? Comment voit-on son exil ? Si par exil, on comprend la langue où l'on écrit, on peut dire qu'Eugen Ionescu s'est senti à son aise tant à Tomis, qu'à Ravenne. Et s'il n'en était pas ainsi, il a



écrit *goulûment* sur ses inquiétudes, ses désespérances. Il a bien valorisé son exil. L'exil moral qu'il a connu, de son aveu, en Roumanie (pour des raisons familiales, surtout)... Son œuvre française l'a rendu célèbre dans le monde. L'œuvre roumaine, moins connue, est découverte et partiellement, imitée par les nouvelles générations et par les dramaturges (Serge Fauchereau observe que la littérature roumaine est la seule au monde où Eugène Ionesco a des disciples).

*

Comment pourrais-je conclure, en regardant de nouveau la photo des trois Roumains, Place de Fürstenberg ? D'une seule manière, à mon sens : l'exil a fragmenté leur vie, leur a provoqué, parfois, des drames existentiels, leur a offert des épreuves d'initiation, les a esseulés, les a exaspérés, mais, finalement, leur œuvre a valorisé tous ces échecs. Quant à Cioran, je n'ose pas me demander quelle aurait été sa destinée littéraire, s'il n'avait pas choisi l'exil...